



Depuis quelques semaines, Tess, huit ans, pleure tous les soirs sans pouvoir dire à ses parents inquiets ce qui se passe. Elle nomme ses pleurs « une crise » et demande de l'aide pour ne plus en avoir. Souriante, apparemment bien dans son corps, elle me parle. Son langage est précis, le vocabulaire riche, mais elle s'abstient de tout bavardage, me donnant lors de chacune de nos rencontres des informations sur ce qui constitue pour elle l'essentiel de sa vie. Chose remarquable, les dessins semblent être un appui absolument nécessaire à son discours, très centré autour du capiton *famille*. Ils sont accueillis comme écriture dont « la lettre dessine le bord du trou dans le savoir »<sup>1</sup>. Et sur ce bord Tess se tient.

### *Des ruptures*

Sa mère est venue, en un entretien préalable, me présenter la situation. Tess est l'enfant unique du couple. Cette mère, qui est très jeune, voulait des enfants. Quant au père, ayant trois enfants déjà adultes, il n'en désirait pas d'autres. Les parents ont donc décidé d'en avoir « un seul, pour constituer une famille ». Les grands-parents maternels, originaires d'un pays lointain, ont divorcé lorsque la mère de Tess était enfant. Celle-ci s'est brouillée avec sa mère, ne voit plus son père, et entretient avec sa sœur des liens compliqués.

Lors de la première séance, Tess dessine sa famille cernée d'un double cadre. Elle me présente son frère aîné avec la fille de celui-ci, son frère cadet, sa grande sœur – dont elle précise le diminutif. Elle se dessine à ses côtés. En bas dans le cadre, ses parents.

Dimanche, pour Pâques, ils vont à M. voir le grand-père paternel. Il y aura toute la famille ! Elle m'apprend alors, que cette rencontre familiale qui la réjouit ne sera que la seconde, depuis que le père s'est réconcilié avec ses autres enfants- Tess les a rencontrés pour la première fois à Noël dernier, et c'est avant le réveillon justement qu'elle a pleuré pour la première fois, sans savoir pourquoi. À mon regard ébahi, elle répond en s'expliquant sa réaction : « J'avais trop de bonheur. » Après la séance, le père qui accompagne sa fille se présente en évoquant d'emblée une lignée familiale frappée par l'exil. Il est fier de son parcours professionnel et de celui de ses enfants. Il semble heureux et confiant.

### *Élucidation*

Lors de la deuxième séance, le dessin représente une maison fermée, éclairée de l'intérieur, inhabitée. Les deux arbres de chaque côté indiquent clairement qu'ils sont gelés. Leurs longues feuilles pendent, rigides, vers le sol. Au-dessus du toit, un cœur et, dans le ciel, des flocons de neige... Ce dessin porte un titre, *La maison de l'amour*.

« Brrr, il a l'air de faire froid ici ! » Dans l'instant, le regard de Tess s'éclaire. Elle me sourit, entérinant sans un mot, ma remarque qui vise à ôter à la famille, signifiant maître majeur de son histoire, son poids d'amour idéalisé. Pour le dire comme Gil Caroz dans son argument, « écarter tout idéal du point de capiton »<sup>2</sup>.

Dans son cours intitulé « Pièces détachées », Jacques-Alain Miller attribue à l'amour, cette fonction de donner consistance au corps propre : « mais l'amour est aussi une façon, dans la perspective du sinthome, de faire sens de la jouissance, toujours parasitaire. [...] ce parasite [de la jouissance] vient en plus entre le corps et le symbolique –, et, si on veut, elle les noue. C'est pourquoi Lacan peut

<sup>1</sup> Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 14.

<sup>2</sup> Caroz G., « Le point de capiton », *Ironik !*, n° 13, février 2016 (disponible sur internet).

parler du parasite de la jouissance comme du réel »<sup>3</sup>.

En partant, la mère me dit que les crises se sont raréfiées. Dimanche soir pourtant, Tess a pleuré. Néanmoins, en séance, l'enfant est plus enjouée. Elle évoque les lointains voyages qui lui permettent de rencontrer la tante préférée de sa maman, celle qui lui sert de mamie, puisque « sa vraie mamie a été méchante avec maman ». Elles vont souvent au cimetière sur la tombe du cousin maternel qui s'est suicidé.

Le dessin de la séance suivante s'intitule *Mon père me reconforte*. Le père console son enfant en la prenant dans ses bras, lors des crises qui, maintenant, se déroulent uniquement le dimanche soir.

### *Une séparation décisive*

Une autre séance : « J'ai commencé à arrêter de sucer mon pouce. J'avais une béance au fond de mon palais et il fallait que j'arrête de le sucer pour m'endormir ». Pour l'aider, la mère lui a appris à faire une poupée autour du doigt. Malgré sa crainte de paraître ridicule devant ses amies, je l'encourage à partir en voyage scolaire. Tout se déroule bien.

À son retour, elle décide de se passer de la poupée. À l'école, elle s'est distinguée, fort à propos, semble-t-il, pour avoir déduit qu'il était impossible de trouver la solution au problème posé par la maîtresse, car il manquait un élément à l'énoncé. Devant cette « prouesse », le père a déclaré : « Elle est bien comme sa sœur ! » Dans la séance, Tess m'apprend que le groupe *Théâtre* auquel elle participait s'est arrêté. Alors depuis, elle fait du théâtre avec sa meilleure amie dans le jardin. C'est elle qui invente le scénario. Le plus récent raconte l'histoire très ancienne de deux jumelles nées d'une reine qui est morte à leur naissance. Les deux sœurs sont séparées, l'une reste au château, tandis que l'autre est recueillie par de braves gens. Quand elle sera grande, elle deviendra la servante de la reine. Mais plus tard, les deux sœurs se reconnaîtront.

Après deux dimanches sans crise, Tess souhaite arrêter nos séances. Je la laisse partir.

Un « trop de *bon-heur* », causé par la famille réunie au nom de l'amour, a fait effraction marquant le corps d'un phénomène depuis lors répétitif, car non reconnu. Le dire à l'analyste a modifié le nœud subjectif pour en desserrer l'étreinte, libérant un espace où s'instaure maintenant un lien nouveau avec *lalangue* du sujet, enfin un peu dégagé des énoncés parentaux qui l'écrasaient.

L'invention d'un roman familial théâtral où le corps s'en mêle donc, puisqu'il faut le mettre en jeu, participe à l'édification d'un *Petit Escabeau*<sup>4</sup>, d'où l'on peut apercevoir la racine d'un fantasme, peut-être lié pour le sujet à sa féminité à venir.

---

<sup>3</sup> Miller J.-A., « Pièces détachées », *La Cause freudienne*, n° 60, Paris, Navarin, 2005, p. 169.

<sup>4</sup>Cf. l'expression « Petit Nom-Du-Père », par laquelle J.-A. Miller définit la phobie dans « Introduction à la logique de la cure du petit Hans, selon Lacan », *La Logica de la cura*, EOL, Buenos Aires, 1993.